

ETC



Un fluide continu

Jean Noël, *La mécanique des fluides*, commissaires : René Viau, Philippe Cyroulnik, Musée d'art de Joliette. 29 septembre 2002 - 5 janvier 2003

Nathalie Gérard

Number 61, March–April–May 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35334ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gérard, N. (2003). Review of [Un fluide continu / Jean Noël, *La mécanique des fluides*, commissaires : René Viau, Philippe Cyroulnik, Musée d'art de Joliette. 29 septembre 2002 - 5 janvier 2003]. *ETC*, (61), 56–59.



Jean Noël, *SCFRR # 2*, 1970. Série des toiles gonflables; 365 x 274 cm. Photo : Richard-Max Tremblay.

ACTUALITÉS/EXPOSITIONS

Joliette PIÉGER LE MOUVEMENT

Jean Noël, *La mécanique des fluides*, commissaires : René Viau, Philippe Cyroulnik, Musée d'art de Joliette. 29 septembre 2002 – 5 janvier 2003

Je cherche une forme éthérée à peine perceptible, à la limite de s'évanouir comme une fumée, un parfum.

Je choisis des matériaux hétéroclites, des matériaux élastiques que l'on peut facilement tendre, pousser, compresser dans tous les sens.

Je suis fasciné par le côté fluide des choses, le fait que tout bouge en permanence.

Jean Noël

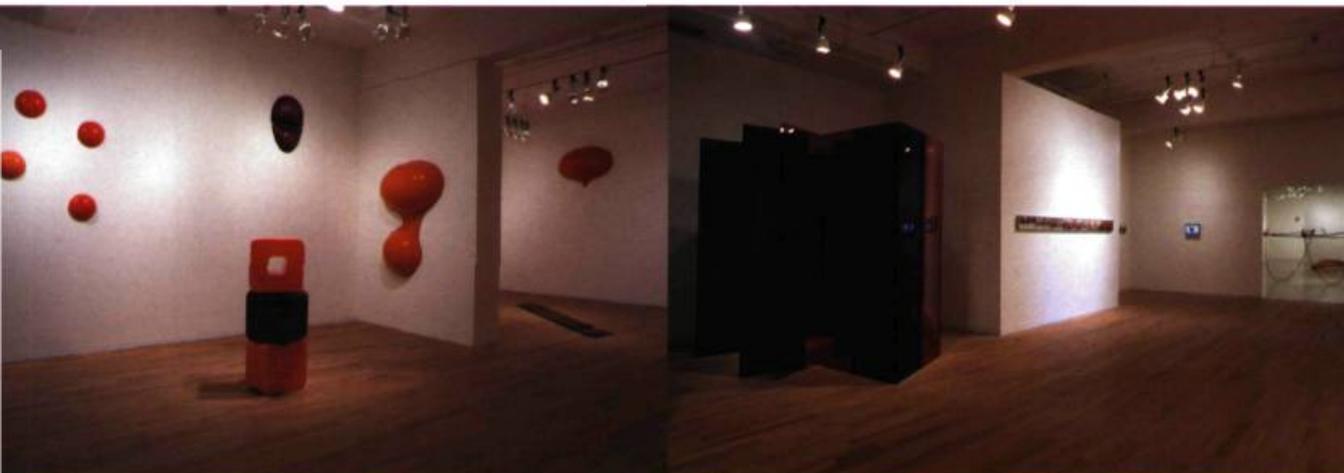
exposition *Jean Noël, La mécanique des fluides*, est une rétrospective qui regroupe des œuvres du sculpteur québécois réalisées entre 1962 et 2001. Proposée par le Musée d'art de

Joliette, qui s'est spécialisé dans le créneau des bilans de mi-carrière d'artistes ayant marqué de façon significative leur époque et leur milieu, l'exposition fut produite en collaboration avec le 19, Centre régional d'art contemporain de Montbéliard, en France. Philippe Cyroulnik, directeur du 19, et le critique d'art René Viau sont les deux commissaires de cette exposition qui s'est d'abord tenue en France.

Le propos de cet article ne sera pas de retracer l'itinéraire artistique de Jean Noël ni de discuter de son importance dans l'avant-garde des années 60 et 70. Le



Jean Noël, *Amazonie (premier plan)*, 1988.
Photo : Richard-Max Tremblay.



Jean Noël, *les ovoïdes, sinuoides, ovexpansibles et les gonflables*, fin 1960.
Photo : Richard-Max Tremblay.

Jean Noël, *Labyrinthe*, 1967. Photo : Richard-Max Tremblay.



Jean Noël, *Études hydrodynamiques (premiers plans)*, 1993.
Photos : Richard-Max Tremblay.

catalogue d'exposition monté par les deux institutions nous éclaire fort bien à ce sujet. Il s'attardera plutôt sur la diversité des matériaux choisis et transformés par l'artiste, sur sa conception de l'espace ainsi que du rôle du spectateur dans son œuvre.

Le hall d'entrée du Musée d'art de Joliette donnait d'emblée un aperçu du registre étendu du travail de Jean Noël. Si la première salle nous replongeait dans l'esprit pop et coloré des années 60 et faisait un clin d'œil aux action-performances de la décennie suivante, que l'artiste préfère plutôt qualifier d'expériences, la seconde salle était celle d'un univers dénudé où virevoltaient des sculptures délicates et aériennes exécutées à partir de 1980.

D'un premier regard, l'œuvre de Jean Noël semble éclatée et insaisissable, tant la diversité des matériaux employés est grande. S'il s'est d'abord attardé sur des matériaux conventionnels tels le bois peint et le bronze, les matériaux industriels et/ou récupérés sont vite devenus le centre des recherches du sculpteur, notamment en raison de leur plasticité : plexiglas thermoformé, vinyle, toile de coton et plus tard polyester, fibre de verre, acier, carton et mousse, pour ne nommer que ceux-là. À travers cette exploration, le spectateur assiste à une mise en scène continue d'oppositions créées par ces matériaux entre les pleins et les vides, la transparence et l'opacité, l'unicité et la multiplicité, l'art et la réalité, voire même la nature et la culture. Mais c'est toujours la même recherche d'équilibre qui est au centre des préoccupations de l'artiste, la volonté de repousser sans cesse les limites des codes esthétiques. Car malgré quelques emprunts aux nombreux courants artistiques de l'époque (pop art, minimalisme, cinétisme, process art, body art), le travail de Jean Noël dépasse le simple formalisme. Il est une expérience vécue, un plaisir sensoriel. Il faut aller plus loin que la première perception visuelle pour découvrir toutes les subtilités et les nuances de son intervention sur la matière.

Dans les décennies 60 et 70, les masses et les surfaces se succèdent régulièrement. Il y a d'une part les sculptures en bois peint, ces *troglos* massifs de 1966 ainsi que les sculptures modulaires en acryliques (1967) et d'autre part, à partir de 1967, les sculptures en plaques de métal soudées, les praticables constitués de plans d'acrylique coloré puis, à partir de 1970-71, les toiles découpées et les expériences d'actions et de manipulations révélées au spectateur par le photomontage. Mais comment peut-on classer les *ovoïdes*, *sinusoïdes*, *ovexpansibles* et les gonflables de la fin des années 60 ?

Ces sculptures se positionnent certes dans l'espace, comme un volume, mais elles ne sont en réalité qu'une membrane de vinyle gonflé ou de plexiglas, volumisée

par l'air qu'elle contient. Ces sculptures sont donc constituées à la fois de matériaux tangible (le contenant) et intangible (le contenu), et ont besoin des deux pour exister. Elles retiennent le souffle du cosmos, une sorte de souvenir fluide qui change autant de fois que l'œuvre se déplace, se monte et se démonte. Et c'est justement cette délimitation qu'effectue la matière entre deux espaces, qui est la composante même de l'œuvre. La forme colorée qui nous apparaît, opaque ou translucide, nous suggère par sa convexité ce qu'on ne voit pas, l'air et la notion de fluidité qui s'y rattache.

De plus, par la flexibilité et l'autonomie qu'elles ont face à leur support, les sculptures de Jean Noël dialoguent non seulement avec l'espace dans lequel elles sont montrées, mais également avec la notion de temporalité qui se rattache à leur nature même. L'œuvre est renouvelée à chaque fois qu'elle change d'environnement, plus ou moins gonflée ou déployée, et malléable dans sa disposition ou son agencement, qu'il soit au mur, au sol ou au plafond. À chaque fois, Jean Noël réexplore le lieu et l'espace. Les sculptures de Jean Noël s'ouvrent dans l'espace de monstration, s'y infiltrent, le séduisent, occasionnent glissements et permutations, dialogues et vie. Elles existent à travers cet espace comme celui-ci prend vie grâce à elles, que ce soit par les sculptures d'acier qui, en déployant ses différents plans ou surfaces incluent l'espace découpé dans l'unicité de l'œuvre, ou par la déconstruction de la forme qu'opère Jean Noël à partir de modules d'acrylique, créant et laissant un vide dans la sculpture, vide qui devient une composante active de l'œuvre. Ou encore par les grandes toiles découpées et cousues qui agissent comme des filtres ou des capteurs d'énergie et qui, par leur disposition, prennent véritablement possession de l'espace et viennent altérer sa perception. L'exemple de *Labyrinthe*, de 1967, est encore plus déterminant. Ce praticable en huit panneaux de plexiglas colorés, en plus de pouvoir se positionner de façon variable dans un espace donné laisse voir, par sa transparence, l'espace existant entre et derrière ses plans verticaux en plus de refléter l'espace dans lequel le spectateur évolue, par le biais de son opacité. Cette superposition de points de vue démultiplie l'espace d'exposition en plus de prolonger l'œuvre à travers le reflet qu'il renvoie des autres œuvres exposées. L'œuvre tient ainsi de l'espace complet.

Les sculptures de Jean Noël laissent une place au corps si elles ne l'incluent pas carrément dans leur élaboration. Le corps comme motif (*Torse*, de 1962), comme forme anthropomorphique ou comme surface; le corps du spectateur dont la présence, le déplacement et le mouvement se reflètent sur les surfaces d'acrylique; ou le corps du participant qui se substitue au specta-

teur par ses actions et son implication physique, dans les expériences des années 70.

Si peu à peu les sculptures de Jean Noël se détachent de leur support et gagnent une certaine autonomie en s'imposant dans l'espace, notons entre autres la série des toiles et des gonflables, les œuvres graciles des décennies subséquentes semblent plutôt glisser dans l'espace. Par la transformation qu'il fait subir aux matériaux choisis, l'artiste crée des sculptures aériennes qui semblent flotter dans l'espace muséal et, au gré du hasard et du vent, se poser sur l'un des différents plans de la salle par le simple jeu des fluides. Ces sculptures ne s'imposent pas et ne se donnent pas à voir; elles s'apprivoisent en même temps qu'elles nous apprivoisent. Par son traitement des matériaux et par l'assemblage savant qu'il exécute, Jean Noël transforme leur nature même; à l'origine forts, rigides et solides, ils deviennent souples, fragiles et aériens. Il réussit à affranchir la matière de son poids et de sa matérialité. Les tiges d'acier deviennent arabesques, le bois se plie à sa nouvelle fonction, le polyester et la fibre de verre se courbent, se tordent et ondulent en de longs frissons.

L'intervention de la couleur, dans les années 80, est beaucoup plus chargée. Sans être descriptive, elle se rattache quand même à un élément de la nature, à une émotion ou à une énergie quelconque. Ces œuvres incarnent l'esprit de la nature. Plusieurs titres, dont *Naïades Blues* (1987) et *Nil* (1986), renforcent d'ailleurs cette intervention métaphorique. À cette époque, Jean Noël traite la couleur en transparence, de façon à révéler toutes les potentialités plastiques des matériaux utilisés. Ces sculptures effilées, qui défient la gravité tant leur point d'appui est minimal, semblent la continuité du geste du sculpteur, dont le processus de création trouverait en quelque sorte son prolongement dans l'espace. Comme si les œuvres avaient la possibilité de constituer des ondes vibratoires de son intervention, à l'infini. Et leur ombre portée accentue ce prolongement. Ces œuvres semblent libres et l'ingéniosité de leur structure nous fait penser que le prochain pas serait celui de se libérer de tout support, dans un simple envol.

Tout fonctionne comme si les différentes sculptures étaient en fait des particules d'une œuvre spatiale beaucoup plus importante, les éléments d'une création qui envahit les différents espaces qui l'accueillent. L'importance de l'œuvre chez Jean Noël ne réside pas tant dans l'accomplissement de sculptures esthétiques mais bien dans la relation que celles-ci entretiennent entre elles et avec le spectateur. Elles existent à travers l'espace complet dans lequel elles évoluent. L'œuvre de Jean Noël prend son sens dans le regard que pose le spectateur sur elle et se redéfinit à chaque fois qu'elle est confrontée à un nouveau point de vue.

La dernière série d'œuvres, beaucoup plus menues que les précédentes, ont à juste titre été qualifiées par René Viau de « croquis en volume ». Elles consistent en fait en un assemblage étudié de plans variés et colorés. Ici, l'artiste a davantage fait appel à des matériaux usinés. Ces œuvres donnent à réfléchir sur la longévité et la résistance des matériaux, intacts ou trafiqués, mais dont la vocation a assurément été transgressée. Si les éléments formels des années 80 s'intégraient les uns aux autres par un savant jeu d'équilibre, ceux de 1990 s'unissent entre eux par la cohérence des formes employées, fixées judicieusement entre elles et à l'espace d'exposition à l'aide d'aiguilles ou de points de colle, en un unique point d'accrochage. Chaque volume, toujours à la limite de se détacher, devient en quelque sorte une réflexion et une expérience sur la tension créée par l'assemblage de Jean Noël, sur l'instabilité du monde physique qui nous entoure. Cela lui permet de sonder les limites de l'équilibre, fragilisant du même coup ces petits reliefs. Tout le paradoxe dans la réflexion de Jean Noël sur la mécanique des fluides réside dans sa volonté de piéger un mouvement, de fixer sa fluidité, d'isoler en quelque sorte une parcelle de son fonctionnement, bref, une de ses pulsions. Mais peut-on rendre un mouvement par la sculpture ? On peut certes figer un moment ou une attitude mais du coup, nier son flux et sa nature même. C'est à travers l'implication physique du spectateur que Jean Noël résout ce paradoxe. À travers ses déplacements, qui rendent l'espace tangible, à travers son regard, qui glisse sur la matière et sur la forme. La sculpture se défile dans un espace qui reprend une nouvelle dynamique, autant de fois que le point de vue change. La forme continue de frissonner à l'infini dès que notre regard se pose sur elle et les ombres se faufilent à mesure que notre corps intervient dans le lieu, faisant ainsi surgir l'intangible de l'espace. Tous les éléments se trouvent ainsi interreliés et tiennent à un équilibre sage et précaire, tout comme le cosmos. Il est juste de dire que l'artiste n'intervient pas dans l'espace mais s'affaire plutôt à l'activer.

Les œuvres de Jean Noël se prolongent et donnent vie à un espace dont on a révélé toute la potentialité à travers le glissement du regard du spectateur. Elles nous dévoilent un univers poétique où la forme subjugué les matériaux, un univers ouvert où la création est un fluide continu.

NATHALIE GÉRARD